

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

L'Etatisme, une arithmétique qui suppose toutes les unités pour aligner de belles additions de zéros.

G. M. VALTOUR

## ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr. >
Six mois . . . . .	3 fr. >
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION  
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

## ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## Laïcisons !

Si nous ne jouissons pas de la liberté, ce n'est pas qu'il manque des gens empêtrés à nous l'offrir. La République nous la prodigue, à gogo, sous forme d'inscriptions murales ; et les pauvres diables qu'on empêche de se consoler de n'avoir pas la chose, puisqu'ils ont lu le mot avant de franchir le seuil de leur prison. Accommodé qui pourra, Dogme, Inquisition et Liberté : l'Eglise, qui s'y connaît en matière de Trinité, accepte celle-là sans sourciller ; et, d'une façon toute naturelle, la devise républicaine s'incruste, comme un verset d'évangile au fronton de ses temples.

Tiraillés entre ces deux libertés rivales, poussés à hue par Combes qui veut bannir les moines, et menés à dia par la moindaille qui se cramponne à nous pour ne point s'en aller, nous ne savons vraiment à qui entendre et nous nous demandons avec inquiétude s'il est tout à fait nécessaire que nous avions la liberté sous l'une ou l'autre de ces espèces.

Le froc et le bégum, voire même la simple soutane, déployés en pavillons qui s'agissent au cri de : « Vive la Liberté », cela, certes, ressemble à une mascarade lugubre et à une farce de très mauvais goût. S'il plait à des maniaques d'exhiber dans les rues, toute l'année, l'anachronisme de leurs travestis carnavalesques, je n'y vois nul inconvénient. Et cela ne me dérange aucunement qu'ils aient l'hilarante fantaisie de raser leur tête en cul de singe.

Leur prétention à l'ascétisme et à la virginité pourraient aussi, à la rigueur, m'amuser comme tel le mystique record battu par un fakir s'enterrant tout vif pour ressusciter au bout de six mois.

S'ils essaient de me prouver que deux et un font un, et qu'après avoir accouché la mère du Christ était encore vierge, ils ne réussissent qu'à me procurer un instant de douce gaîté.

Si, pour me renfoncer dans la gorge mes persiflages, ils sortent leur excommunication ou leur enfer, à la vue de ces épouvantails démodés, mon rire va crescendo et devient inextinguible.

Oui, je ris, si je peux. Mais je ne peux pas toujours. Il y a des policiers qui veulent aux abords de leurs églises, pour m'empêcher, — à mes frais — de troubler leurs saintes bouffonneries. Et c'est moi aussi pourtant qui paie le spectacle et les acteurs. Quelques-uns de ces derniers, évêques ou archevêques, sont même entretenus assez richement par vous et par moi.

Ce budget officiel, ils ont su le grossir d'alluvions considérables. L'obole du pauvre, ce sont nos femmes qui la leur apportent, gagnées par l'hypnose du confessionnal et séduites par l'habileté de la mise en scène liturgique. Les billets bleus du riche, — les nôtres pareillement, puisqu'il nous les a volés — prennent la même direction, par poème bien entendue : les hommes de Dieu, en échange, lui préparent à merveille le terrain d'où il extrait son or, sa résignation et notre bêtise.

Et cet argent semé aux quatre coins du monde, lève en ouvroirs, en maisons hospitalières, qui happen au passage tous les faibles, tous les vaincus de la vie, toutes les victimes, les orphelins, les filles-mères, les vieillards, pour les accabler et les pressurer encore, sous prétexte de dévouement et de charité. Ce trésor inépuisable suscite une germination pullulante de collèges et d'écoles, où de bonne heure le déshérité apprend à aimer son indigence, où la graine de patron, de juge et d'officier est noblement instruite à diriger ses racines vers la terre et à laisser le ciel aux négligeables sans-le-sou.

Et ! oui, le bûcher de l'Inquisition s'est éteint. Mais c'est pour se rallumer en une infinité de foyers, qui vous ont un air innocent, qui se fondent, amorphes, dans la masse ambante. Le prêtre et le moine déleuguent, par procuration, leur pouvoir aux disciples qu'ils forment, et qu'ils jettent tout équipés dans la vie, pour être leurs croisés et leur bras séculier. Et, comme ils ne dédaignent pas d'être les instructeurs du gros de l'armée, aussi bien que de l'état-major, de l'Eglise, aussi bien que de l'école chrétienne. Parmi les projeteurs qui rien n'y manquent, les affamés, aux jours des grèves, ce n'est pas, à coup sûr, celui de l'élève des congréganistes qui manque au sanglant rendez-vous. Les lebels, très chrétiens, ouvrent la route aux missionnaires de l'Algérie, du Tonkin et de Madagascar. Et la sentence qui envoie le révolté au bagne ou à l'échafaud est sous la protection du Christ pacifique appuyé aux murs de la salle.

Mais, réjouissons-nous, Combes, Pelletan

et André sont venus, qui vont mettre au pas toute cette horde noire.

Désormais tout sera laïque et républicain, l'enseignement, l'armée, la marine, et tout le reste, et, Dieu me pardonne, un peu l'Eglise elle-même.

Les évêques qui se permettront de rouspéter, on leur coupera les vivres et on les citera comme d'abus devant le Conseil d'Etat : ils en riront, il est vrai ; mais qu'importe ? L'honneur sera sauve.

On expurgera notre flotte des jésuites galonnés voulus trop ouvertement à saint Michel. Gare aux officiers qui refuseraient d'expulser *manu militari* nommes et frocards ! Et qu'on ne voie plus d'uniforme s'aventurer dans les cercles catholiques !

Des Bon-Pasteur, des ouvrages de Bellevue, des asiles de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il n'en faut plus. L'Assistance n'a rien fait plus.

Le parrainage, tout, dans sa main puissante.

Eh bien, moi, je me méfie de cette poigne qui veut passer pour bienfaisante. Lorsqu'une de ses mains barre aux soldats la porte des cercles catholiques, c'est pour leur interdire, de l'autre, l'entrée des Bourses du travail. Au geste qui leur ordonne de se ruer sur les religieux mutins, répond celui qui leur commande l'assaut contre les ouvriers en grève et qui, un de ces jours, peut-être, les lanceront contre le populo japonais pour la plus grande gloire de l'autocrate russe.

L'Etat veut bien étrangler l'enseignement congréganiste, mais c'est dans l'espoir avoué de ne laisser subsister, sur les ruines de toutes les chaires, que sa propre orthodoxie.

L'Etat gendarme, bourreau et massacreur s'arrogeant, à lui seul, le droit de former les jeunes générations, qu'y gagnerons-nous ?

L'Assistance : n'en parlons pas ; laïque ou confessionnelle, ça ne vaut pas le diable.

Que, pour commencer, l'Etat ne nous dépouille point afin d'entretenir des milliers de parasites, et qu'il ne mette point ses sondards et ses argouins au service de ceux qui nous dépossèdent, et nous n'aurons plus besoin d'être assistés.

L'Etat, je le crains fort, malgré ses airs pourfendeurs, n'est qu'un prolongement plus ou moins soumis, plus ou moins schismatique, de l'Eglise. Que le drapeau sous lequel nous devons nous faire fuir soit bénit par le prêtre, avant la bataille, ou que, dressé sur l'autel comme un Dieu, il soit lui-même, à côté du Veau d'or, l'objet d'une sorte de culte civique ; c'est toujours une religion qui en remplace une autre et elles sont toutes les deux également sanglantes.

SILVE.

## LA CENSURE ET LA VIERGE

La Censure, la Vierge, le Père Eternel, tous ces vieux débris sont fort bien ensemble, et très empressés à se soutenir entre eux.

Malato vient de l'éprouver à ses dépens. Il avait fait accepter aux Bouffes-du-Nord, une opérette intitulée : Fin de Ciel. Le Saint-Espit y figurait en pigeon mécanique. Le portier du Paradis, Saint-Pierre, grisé par Noé, faisait la bêtise d'ouvrir la porte à un franc-tireur imbue d'idées irreligieuses.

Grâce à cet intrus, le bonhomme de Père Eternel finissait par être coulé et par être obligé d'abdiquer en faveur de Tolstoï, le dernier croyant, déjà pas mal subversif.

Le Lépine des milices célestes, c'était Saint-Michel. Et la Vierge, peu édifiante, chantait, sur l'air de « Viens pourpoule », d'ardentes déclarations à Saint-Louis-de-Gonzague.

Tant d'irrespect à l'égard de la religion établie qui broute au râtelier de l'Etat, ne pouvait être toléré par les archaïques fonctionnaires de la Censure. Ces châtreurs prébendés ont eu, cette fois, dans leur sainte indignation, le coup de ciseaux un peu lourd. Ils ont tout coupé. Cette succursale laïque de la Congrégation de l'Index a radicalement déclaré la pièce injouable.

Quand est-ce qu'on relèvera au musée des horreurs, à côté des tortionnaires cruels de l'Inquisition, ces tortionnaires grotesques de la pensée ? Je ne crois pas que ce soit sous le gouvernement de Combes et d'un autre ministre quelconque. A donnant, donnant : l'Eglise dit : « Rendez à César ce qui est à César » : il faut bien que, par contre, le César en place rende à Dieu ce qui est à Dieu.

Ivan.

## VIVE L'ANARCHIE !

Nos camarades (1) Crétin, contrôleur général, directeur du contentieux au ministère de la guerre ; André, ministre de la guerre ; Vaillé, garde des sceaux, ministre de la justice ; Boyer, conseiller à la Cour de cassation et Baudouin, procureur général à la même Cour, nous signalent, à propos de l'affaire Dreyfus, d'intéressantes et inédites violations de la loi, à savoir :

— Grattage et altération d'un document ;

— Inscription d'une fausse date ;

— Fabrication d'une fausse comptabilité grâce à la complicité d'un camarade lieutenant-colonel, aujourd'hui décédé, d'un camarade archiviste et d'un camarade général, sous-chef d'état-major. Cette fausse comptabilité était destinée à dissimuler des paiements de fonds secrets faits à certains camarades plus ou moins policiers.

Voici comment s'exprime à ce sujet notre camarade Crétin :

« ...Donc aucun des éléments du crime ne fait défaut... Ces faits sembleraient tomber sous le coup de l'article 247 du Code de justice militaire et de l'article 145 et suivants du Code pénal, mais la loi du 25 décembre 1900 sur l'amnistie fait obstacle à ce que des poursuites puissent être exercées. L'infraction dont il s'agit ne rentre pas parmi celles qui peuvent être poursuivies... »

Nous pourrions appeler l'attention de nos camarades de la Cour de cassation sur d'autres tripotages tout aussi importants qui paraissent leur échapper. Il y en a de remarquables jusque sur le bordereau original.

On peut les signaler sans arrière-pensée, en restant adversaire du droit de punir, puisque les camarades faussaient, parjure, fabricants de collusion, de chantage et de suicides, manipulateurs de fonds secrets, de barbes postiches et de lunettes bleues, sont, en l'espèce, sûrs de l'imunité.

\*\*

Dans les « Temps nouveaux », n° du 10 janvier 1900, nous faisions remarquer que la Société, ne respectant pas les lois qu'elle impose, donne un merveilleux argument à ceux qui trouvent toutes les lois mauvaises et refusent de les reconnaître.

Nous disions en substance :

« Nous ne croyons pas aux lois. Mais vous, qui y croyez, vous refusez d'appliquer à certains privilégiés des articles classés, catalogués, numérotés de votre code. A qui oserez-vous les appliquer donc rénover ?

« Quelle raison donnerez-vous pour maintenir dans les prisons et dans les bagnes tous les malheureux « passibles de... », ou condamnés en vertu de ces articles ou d'articles portant d'autres numéros ?

« Votre « justice » étant, pour vous, suspendue, logiquement vous devriez fermer vos codes et vider vos geôles. »

Le 29 janvier 1901 (2), après la promulgation de la loi d'amnistie, nous écrivions au camarade Monis, conservateur des lois et, pour être bien compris de lui, nous lui parlions son langage. Nous ferons de même aujourd'hui à l'égard de son successeur.

## LETTRE AU GARDE DES SCEAUX

Ministre de la Justice

Paris, 6 mars 1904.

Mon cher camarade,

Je soussigné,

Considérant que :

1<sup>o</sup> Je ne puis reconnaître des lois faites sans moi, contre moi, que je n'ai jamais eu les moyens d'utiliser en ma faveur et dont on charge des gens déraisonnables ;

2<sup>o</sup> Que ces lois sont, non pas scientifiques, mais arbitraires, qu'elles ne supportent pas le libre examen et qu'elles feront la risée de générations moins sauvages que les nôtres ;

3<sup>o</sup> Que, d'ailleurs, ces lois, appliquées impitoyablement aux faibles, sont constamment violées suivant les besoins des puissants ;

4<sup>o</sup> Qu'en particulier la loi d'amnistie équivaut au refus d'appliquer certaines lois à certaines personnes ;

5<sup>o</sup> Qu'en présence de ce refus, on n'est pas justifié d'appliquer d'autres lois à d'autres personnes.

(1) Il ne me semble pas plus ridicule de dire « nos camarades ministres, nos camarades généraux, nos camarades calotins, nos camarades réactionnaires » que de dire « nos camarades libertaires chrétiens. »

(2) Voir le journal *La France* du 30 janvier 1901.

## CONCLUSION

JE SOUSSIGNE, NE A PARIS DE PARENTS FRANÇAIS, DECLARE NE PLUS POUVOIR RECONNAITRE LES LOIS FRANÇAISES, QUI DOIVENT ETRE CONSIDERÉES PAR LES GENS LOGIQUES ET SENSES COMME INEXISTANTES.

Paraf-Javal.

Nous recevons de bonnes nouvelles de nos amis Louise Michel et Girault. La tournée de conférences, après avoir suivi un temps d'arrêt par suite d'une sérieuse indisposition de Louise, s'annonce comme devant être un succès fécond en résultats en faveur des idées d'émancipation intégrale. L'énergie déployée si simplement par Louise, console de la vanité de certains, et des semeurs de haine et de découragement. Le salut des êtres est dans la volonté et l'amour.

## FAMILLE

Le procès du roi des Belges nous montre les beautés de la famille : qu'elle soit royale, aristocratique, bourgeoise, ouvrière, c'est toujours la même association dissidente d'intérêts et de haines.

Léopold, le grigou, s'est débarrassé d'une de ses filles, la princesse Louise, en la faisant interner. Une autre, la comtesse Lonyai, ayant fait un mariage qui choquait son autorité paternelle, il la traîne en justice pour la déshériter. Et il subtilise pour échapper à la nécessité d'apaiser la meute des créanciers aux trousses de la princesse épouse : le contrat de mariage du roi est politique, les tribunaux n'ont rien à y voir et, s'il lui plait à lui de grossir avec ses nombreux millions volés à ses sujets du Congo et d'ailleurs, le Trésor inaliénable de la couronne :

Cela vous a un faux air de générosité qui séduit : c'est un cadeau qu'il semble faire à la nation. Mais tout de même il continue à en jour avec les Cléo dévorantes qui sont à sa convenance. Le seul point essentiel, pour lui, est d'en frustrer ses filles qu'il abhorre. Décidément la propriété, le pouvoir et la famille sont de belles choses.

A une sphère plus humble appartient Double qui est accusé d'avoir assassiné sa mère à Belley, pour lui voler 30.000 francs de titres. Et cet apprenti cordonnier de quarante ans Edouard D... qui s'est suicidé à Bruxelles, pour ne pas suivre son père, lequel voulait le reprendre d'autorité, après l'avoir abandonné, il y a quelque dix ans, lui et sa mère.

La bande organisée de voleurs que constitue l'Etat, diffère du commun des escrocs par une plus forte dose de cynisme et d'impudique. Elle suppose publiquement nos dépouilles. Elle ne se cache point dans les sous-sols et dans les cavernes, pour souper les sacs d'écus qu'elle a extraits de nos poches ; elle les fait tinter au grand jour avec une satisfaction bruy

## LA RÉACTION FÉMINISTE

Ah ! la destinée fut infiniment plus malheureuse pour Clémentine Lenfant, une jeune fille de Gentilly, qui, avec son ami, Alfred Valet, peinait durement dans une verrerie. Ils ne s'enrichirent certes pas à cette besogne, mais, ayant perdu leur emploi, ils eurent à supporter encore plus de misère. Elle se fit triste dans une usine de chiffons, et, à trier, pendant de longues heures ces malpropres détritus, elle gagnait tout juste de quoi se loger dans une cabane en planches ouverte à tous les vents, pour cinq francs par mois : c'était assez loin de l'Élysée ! Quant à Valet, il devenait budgeur, oh ! un tout petit budgeur : il touchait, comme intérime à l'hospice départemental de Kremlin-Bicêtre, un salaire mensuel de 33 francs : le traitement du président de notre République est un peu plus de 1.515 fois supérieur, une vétile !

Valet vint un jour voir Clémentine. De mauvais plaisants, assez lâches, croyant qu'elle était seule, s'amusaient à lapider les planches disjointes de la baraque, qu'ils achevaient de démolir.

Il vit rouge, et, pour défendre sa compagne, il tira sur le groupe des assaillants : l'un d'eux tomba mort.

Le sang de ce cadavre éclaboussa le grand-cordon de Loubet, la robe blanche de la présidente, leur cour chamarre de fonctionnaires, d'officiers et de belles dames. C'est pour gaver tout ce monde-là, c'est pour lui faire une vie de luxe et de plaisir, que les joies du foyer ont été refusées à ce couple, et que, de cet horrible dénouement, a jailli, comme un flot pourpre, la tragédie finale.

Et dans les plantes vertes, les tentures frangées, les sorbets vanillés, les londres blonds de l'élyséenne soirée, a perlé aussi un peu du sang de ce contrebandier, Jules Richard, tué à Belfort par un dogue féroce du fisc, le douanier Gachon.

Jean Foré.

## PATRIE

Le Journal nous cite un certain nombre de canons japonais qui reviennent à 1.200.000 francs la pièce. Quand un de ces monstres d'airain se met à cracher la mort, il en coûte 8.400 francs : c'est pour rien. Et notez qu'à ce jeu-là, ces ouvriers s'usent très vite : ils ne peuvent pas aller au-delà de cent coups.

N'empêche qu'en Roumanie l'édition russe des Evangiles de Tolstoï ait été saisie par la police comme subversive, parce qu'elle condamne la guerre, ce sport barbare et dispendieux.

Et nos socialistes du gouvernement, ceux de France et ceux d'Outre-Rhin, trouvent que la patrie a du bon, cette excellente patrie qui alloue, en guise de retraite, aux gros bonus du parti, de grosses séncières, et au besoin un poste de directeur de prison. « Comme les socialistes allemands, les socialistes français sont attachés à leur patrie », écrit Gérault Richard dans la Petite République.

## Contre la Neutralité de l'Enseignement

La nature est le grand modèle. Considérer et suivre son exemple, c'est agir sage-ment, dans le sens de la vérité. Elle nous apprend que la neutralité n'existe pas, que tous les éléments se combattent entre eux, et motivent ainsi le perfectionnement de l'ensemble. Neutralité = inaction, atrophie, Mort.

Ce qui est vrai pour le tout, est vrai pour la partie. L'activité déployée par le brillant conférencier, le logicien quasi-impeccable qu'est Faure, à prêcher la neutralité de l'enseignement, est la négation de celle-ci. Ailleurs ou dans l'enseignement, il est impossible de rester neutre. Avisés de ce principe, nous devons être les sectaires éclairés de la combativité, nous sommes ou devons être pleins de partialité en faveur de ce que nous croyons juste.

Dans la lutte incessante du Bien contre le Mal, ce premier pourra subir des défaites, il triomphera fatidiquement. Rangeons-nous de son côté ; nous serons, il se peut, les vaincus du moment, nos continuateurs vaincront. Le Bien qui comporte le Beau, se distinguer, se reconnaîtra, universellement. —

Supposons un instant que l'inconcevable soit : des professeurs enseignant avec une neutralité stricte, — cette absence de commentaires n'amoindrirait pas précisément l'aridité qu'on reproche aux études, — qu'arrivera-t-il ? Croit-on que l'enseignement en général réside simplement dans l'éducation scolaire donnée au premier degré ? Les journaux, les brochures, les livres, les conférences, qui se répandent et se multiplient chaque jour davantage au grand profit de tous, tous les actes de la vie, seront-ils outils négligeables, incapables d'achever l'œuvre commencée, ne constitueront-ils pas un enseignement constant, d'une influence considérable ?

Une neutralité absolue, observée en pédagogie, aboutirait à ceci : laisser se déformer l'intelligence, le jugement, qu'il est nécessaire de conduire de cultiver, ou retarder ce jugement, cette appréciation, qui plus tard se feront jour ; ou ce qui ne sera pas le moins regretté, pénétrer l'élève d'une coupable indifférence sur toutes choses. Il faut satisfaire à cette soif, ardeur chez tout être sain et normal, de s'instruire, et de prendre parti. Autant que possible, nous voulons pour nos enfants un enseignement libertaire, parce que nous pensons qu'il est le seul, à l'heure actuelle, qui répond à nos aspirations. Tous nos efforts tendront à le généraliser.

Nous avons des idées que nous croyons bonnes, nous voulons les inculquer. Ça, c'est la vie. Et nous la roulons vive intégralement. En nous, déborde le désir instinctif d'extérioriser notre pensée, de communiquer à autrui la chaleur bienfaisante de notre philosophie rénovatrice, et ce ne sont pas nos êtres les plus chers qui en seront privés. Nos enfants seront le prolongement amélioré de nous-mêmes. Les jeunes, comme nous-mêmes issus de bien-pensants viendront à l'anarchie. Il manque à leurs pères cette force de persuasion,apanage de ceux qui soutiennent une bonne cause.

Etienne Labour.

## UN EXEMPLE

Un garde-chiourme vient d'apprendre à ses dépens qu'il ne fait pas bon se jouer toujours de la naïveté ouvrière.

C'est celui d'un bagne industriel de Billancourt, de la « Minerve », fabrique d'automobiles.

Les ouvriers de cette boîte étaient en conflit avec leur patron sur une question de salaires. Un contremaître, jaloux de lécher encore mieux les bottes patronales, n'imagina rien de mieux que de faire mille et une mesquines aux roupeurs. Il entreprit de prouver que la plupart d'entre eux étaient des bons à rien et en mit en huitaine un bon nombre. Ça n'était pas pour calmer les travailleurs, à juste titre mécontents. Ils protestèrent. Le contremaître, affectant de se poser en victime, braqua sur les récalcitrants un revolver.

Bon Dieu ! Ça ne fit qu'un pli. Le chien de garde du capital fut empêgné, désarmé, jeté à la rue, comme une immondice.

A la bonne heure. Si, parlout, les travailleurs prenaient conscience de leur dignité et se comportaient tels les ouvriers de la « Minerve », patrons et sous-patrons y regarderaient à deux fois avant de commettre leurs camouflages.

Pour les valets du patron, la peur des coups a toujours été le commencement de la sagesse.

Noel Paria.

## RECTIFICATION

Dans notre dernier numéro, l'article intitulé : Réponse à Duchmann, a été dénaturé en partie par le fait d'une coquille de l'espèce la plus dangereuse : le camarade Dupo faisait dire en effet à l'écrivain en parlant de la Révolution sociale : « et c'est sans votre propre cœur que cette se fait à votre insu, j'en vois la preuve... etc. » Il faut lire : « et c'est dans votre propre cœur... etc., autrement la phrase suivante n'a plus aucun sens. Nos lecteurs auront d'ailleurs fait d'eux-mêmes cette rectification.

## Causerie ouvrière

### Impressions de théâtre

Dans l'ancienne capitale de la Normandie, à Rouen, j'ai eu l'avantage d'assister à une de ces comédies judiciaires que je voudrais narrer, aussi bien qu'elle le mérite, aux amis lecteurs du Libertaire.

La représentation qui commença à onze heures du matin, ce jour-là, se termina à cinq heures du soir.

Elle eut lieu dans un des magnifiques monuments, souvenir artistique et historique, des temps déjà lointains.

Le titre de cette comédie pouvait être : l'Antimilitarisme devant la Justice républicaine.

L'impresario fut M. le Ministre Républicain de la Guerre, le général positiviste, d'après les uns, le stupide galonné poivrot d'après les autres ; le général André, quoi.

Pour la mise en scène, elle fut irréprochable ; aussi digne qu'elle put l'être de la pièce et du cadre où elle se jouait.

Pour donner l'idée, qu'il nous suffise de dire que l'appareil pompeux d'une cour d'assises fut mis en branle.

Une compagnie complète avec son fringant lieutenant à monocle. Tout le grotesque de l'appareil de justice bourgeoise avait été mis en service. Rien ne manquait à cette fausse solennité, à cet apparat carnavalesque.

J'eus envie de rire lorsque commença la séance, mais je gardai mon sérieux, non pas par crainte ou intimidation, mais en songeant que dans une telle mise en scène des drames épouvantables se donnant libre cours tous les jours sous le prétexte d'application de justes châtiments aux méchants et aux criminels. Des hommes n'ayant aucun besoin, jouissant de la vie par le travail des autres, possesseurs d'une mentalité imbécile ou cruelle, se permettaient de juger d'autres hommes et de les punir.

Trois bonshommes à l'air dur et maussade, coiffés d'une toque noire à gros galons d'or, ensoutanés de rouge à bordures en poil de lapin blanc, prirent place au comptoir du milieu. Au-dessus et derrière eux, un Christ gigantesque, superbement sculpté et colorié, ayant à ses pieds les saintes femmes éplorees, semblait être une victime récente de cette Justice, exposée en exemple aux assasins.

A la droite de ces trois guignols rouges, dans un box isolé comme pour un animal féroce ou dangereux, s'installa avec importance le défenseur de la Société menacée, de l'Armée outragée.

Au box à plusieurs places de gauche, un à un, les douze propriétaires et rentiers prirent place et, assis les mains croisées sur leurs ventres de repus digérèrent longtemps leur dernier repas, semblant attendre qu'on leur serve encore un plat... le meilleur, une victime assise en face qu'on appelle l'accusé. Derrière celui-ci, son défenseur, et au-dessus, quatre faces de pâtures en grande tenue qui semblent étonnantes qu'on n'ait pas mis au milieu d'eux le condamné futur.

Au centre, face aux juges, la table des greffiers et celle des journalistes, puis, sur une plate-forme peu élevée, un large et antique fauteuil de cuir, où vinrent successivement s'asseoir tous les témoins. Ce fauteuil avait un air mystérieusement cruel d'appareil de torture. Je me demandais si les fesses de la Pucelle ne lui avaient pas fait l'honneur de se poser dessus pour subir aussi l'interrogatoire du Cauchon de son épouse.

Enfin les bancs de l'enceinte réservée aux témoins et aux favorisés. Puis, derrière, au fond, le public.

Et la comédie commença :

Le comique sermon des jurés ; le monologue interrogatoire de l'accusé. Celui-ci, contrairement à ce que sont les autres accusés, paraissait peu contrit, et n'avait pas du tout l'air de se croire sur le banc d'infamie, mais sur celui de l'honneur. Il profita de l'interrogatoire pour faire une petite conférence publique, à laquelle, différemment, le public, les soldats, les policiers, les jurés, les avocats et les juges, parurent sénéguement intéresser. Plutôt que d'atténuer les accusations portées contre lui, il les précisa, revendiquant hautement son droit de critiquer toutes les institutions d'une organisation sociale qu'il trouvait mauvaise.

Ensuite ce fut le défilé des témoins. Le premier, un médiocre mouchard, récita sa leçon, comme autrefois sa libérale. Le second témoin, acolyte du premier, est un vieux garde-champêtre qui dut laisser dans son dernier verre sa langue comme il dut y laisser depuis longtemps son intelligence... s'il en eut jamais. C'est un beau spécimen de l'être vieilli sous l'uniforme : Abruti et chien de garde, jusqu'à la mort !

Après ces deux phénomènes, fleurs fanées écloées sur le fumier militariste, vinrent sur le fameux fauteuil la demeure de camara des qui étaient à décharge. Chacun d'eux déclare très bien la conférence qu'ils entendent. L'un d'eux,

même, la répète à peu près. Mais un des témoins devenu soldat déclare ne se souvenir de rien, parce que la vie de caserne lui a complètement fait perdre la mémoire. Après l'interrogatoire des témoins, la joute commence.

L'animal dangereux du box isolé se lève, fait l'apologie, sans s'en douter, de celui dont il veut la condamnation. Avec véhémence et grands gestes il convainc les douze gars normands, cossus et avares, qu'ils doivent frapper impitoyablement le criminel qui ne veut pas convenir que l'armée est l'école de l'honneur et de toutes les vertus, et qui, au moment où, là-bas, le canon gronde, a osé dire du mal de notre chère armée. Il a d'ailleurs, cet avocat vengeur de la Société et de l'Armée, la binette d'un sous-off rongé. Pour gagner sa cause, ou du moins pour faire semblant de la gagner, cet employé de la Justice en mal d'avancement refait tous les procès déjà jugés et semble dire aux jurés : Ne soyez pas si... bons que vos pairs des départements de l'Yonne, de la Seine, de l'Aube. Condamnez ce coupable qui ne veut pas affirmer son forfait, mais au contraire a l'arrogance d'affirmer ses convictions et de proclamer utile et bonne sa criminelle propagande.

Ce pourvoyeur de prisons et d'échafauds est compris des jurés qui ont l'esprit aussi étroit qu'est grande la haine de ce qui met en danger leur quiétude bourgeoise, leur jouissance de brutes satisfaites. Aussi l'accusateur, grassement salarié pour cette besogne, n'insiste plus : il voit, il sent qu'il a gagné sa cause.

Cependant, la parole est au contradicteur, au défenseur. — Celui-ci, pendant deux bonnes heures, fait la conférence antimilitariste. Avec chaleur, avec des arguments solides et irréfutables, il dit combien est nécessaire la propagande antimilitariste, combien sont justes et vraies les accusations portées par l'accusé contre cette institution abrutissante et barbare qu'on appelle la caserne. Avec des citations, il dit ce qu'ont écrit sur cette institution et sur ses effets les écrivains les plus remarquables et de toutes les opinions.

Mais tout cela ne peut émouvoir ces pansons normands. Leur caboché ne peut concevoir que d'autres ne soient plus abrutis comme ils l'ont été ; que d'autres ne défendent plus leurs biens contre ceux qui n'ont rien ; que d'autres enfin se moquent de la Patrie comme de la Religion.

Oui, oui dirent-ils par leur vridict, il faut toujours une école du crime et une école du vice. Oui, il faut abruter et maintenir dans la crainte et dans l'ignorance les producteurs, afin que les parasites puissent mourir en paix. C'est pour cela qu'est criminel celui qui touche à l'Armée, à la Propriété, à la Religion.

Mais, heureusement, tous les soldats présents — et ils étaient nombreux — auraient bien applaudi aux paroles de vérité contre la caserne.

Le lendemain, tous les copains encasernés qui n'avaient pas la chance d'assister à la comédie ont pu être instruits de ce qui s'y passa par ceux qui y furent.

Cela console et vaut des remerciements au général André, organisateur du spectacle.

La condamnation prononcée contre le coupable, ne convertira pas celui-ci et n'empêchera pas d'être de grossières brutes plusieurs officiers et sous-off.

L'Antimilitarisme aura fait un pas de plus et voilà tout.

G. Yvetot.

## Le Théâtre

THEATRE ANTOINE. — Oiseaux de passage  
de Maurice Donnay et Lucien Descaves

Véra Liévanoff, créature de foi ardente à épouser, en un mariage purement fictif, le prince nihiliste Bablowski à qui elle apporta en dot une certaine somme, devant servir à délivrer des bagnes sibériens, Panarchiste Grégoriew.

L'évasion réussit, mais Bablowski fut pris à son tour laissant ainsi Véra seule avec Tatania et Grégoriew.

Aux hasards d'une vie errante les deux femmes sont venues se fixer dans une modeste pension de Suisse. Sous le même toit habite une famille bourgeoise de mœurs et d'esprit très pacifiques. Le fils de la famille, Julien jeune étudiant ne tarde pas à s'prendre de Véra, il admire cette superbe créature et s'emballe un peu inconsidérément sur l'idéal nihiliste. Il convainc Véra de la nécessité d'une union légitime d'autant que celle-ci croit le prince mort, sur la foi d'un certain Zackarine. Tatania, toujours en révolte n'admet pas ces projets de mariage et c'est en termes véhéments que, dans une scène qu'aucune jamais ne dépassa au théâtre, elle lui rappelle les misères des campagnes de là-bas, l'esprit d'abnégation qui leur fait donner la vie afin de délivrer ceux qui souffrent.

Voyant que rien ne peut détourner Véra de son amour pour Julien elle part, laissant ses amis déçus et vaguement inquiets sur le but de sa fuite.

Au dernier acte, les préliminaires du mariage sont achevés ; Véra épousera Julien dans quelques jours, lorsque Tatania réapparaît, apportant la nouvelle que le prince est vivant et que Zackarine, le soi-disant compagnon, à qui elle a d'ailleurs supprimé l'existence n'était qu'un individu à la solde de la police internationale et du père de Véra, homme en situation, désireux de ne pas voir sa fille revenir en Russie.

Cette nouvelle anéantit d'un seul coup tous les espoirs. Véra reconquise à la Cause se sépare de Julien et s'en va, la-bas, vers le devoirs, vers le sacrifice.

A côté des personnages d'action se détache en lumière la noble figure de Grégoriew.

Homme de principes, donnant tout pour son idée, il va à travers le monde, expulsé de partout, portant en apôtre la bonne parole dans les milieux les plus divers, sachant se faire entendre par la seule puissance de vérité qui émane de lui.

Rien ne l'abat, tout l'éleve, le grandit. Doit-on lui reprocher cette constante jovialité, ce côté rondouillard et bon enfant — ô l'acteur qui remplissait ce rôle à peul-être en tort de l'exagérer — qui lui permet de sortir des mauvais moments, le sourire sur les lèvres ?

Ce tempérament est à vrai dire exception et bien peu l'ont, le sourire, au soutien des mille tyrannies policières auxquelles sont sujets les hommes d'avant-garde.

Il n'en est pas de même pour Tatania.

La révolte monte en elle comme le chardon

dans les terrains pierreux ; elle ne rit jamais car rire c'est désarmer et la constance de ses rancœurs ramène Grégoriew et Véra dans la vraie voie.

Quelle belle âme nous ont montré là les auteurs et quels enseignements pour l'idée émanant de cette créature de volonté.

Je ne veux pas non plus laisser passer sans la décrire cette admirable scène du III<sup>e</sup> acte où Grégoriew unit librement Julien à Véra. C'est par une belle journée, dans l'étroite mansarde, le soleil est en pleine tête ; tout au dehors respire la joie de la vie. Il leur dit combien il serait beau de se lier ainsi, librement, sans maire ni cure, et d'aller, avec pour guide la seule conscience, vers la noblesse du but à atteindre : élever les ames.

Cette admirable pièce est jouée de façon remarquable. Madame Mellot qui remplit le rôle de Tatiana est plus particulièrement saisissante ; il est impossible de mieux rendre ce personnage aux dents cassées, à la peau noire qui s'élève jusqu'à la splendeur par le ridicule conventionnel de l'accouplement.

P. B.

## CHEZ LES INDÉPENDANTS

Le Salon des Indépendants a été pour quelques exposants l'occasion belle de se rendre indépendants... de la peinture. Hélas, trois fois hélas ! si c'est ça être peintre, me disais-je, moi aussi je suis peintre.

Le loutouement humain s'est donné rendez-vous là. Dès l'abord, un pré d'épinards au-dessus duquel se balance une lanterne japonaise qui ne tient à rien. C'est plus fort qu'un Nouveau-Cirque. Puis, un tigre en bois qui veut dévorer deux Arabes, semblant des poupées en toile gonflée de son. Ailleurs, une gosse avec un chien. Cette gosse, je crois l'avoir vu déjà quelque part. Ah, oui ! Figurez-vous les têtes de carton chez les modistes. Kif kif ! Et des scènes militaires ; des dessins sans signification dont quelques-uns sont signés — c'est regrettable — Maurice Robin.

J'ai déniché dans un coin où il se cachait, comme honteux, un petit tableau représentant une émeute. Le comité a-t-il craint d'être considéré comme révolutionnaire qui a relégué cette œuvre, fort bien par ma foi, là où il faut de patientes recherches ou le hasard pour vous la faire trouver.

La Bretagne a été mise à contribution. Quelle barbe ! Pourquoi les Bretonnes de plusieurs peintres (?) ont-elles les traits de certaines *grosquettes* avantageusement connues sur la butte sacrée. Ça m'a rappelé ce peintre de marine qui n'avait jamais franchi les fortifications...

Des portraitistes ont fait aussi des choses. Pouah ! Il est vrai que c'est bien bon pour les bourgeois qui veulent avoir leurs gueules suspendues dans leur salle à manger.

En vouliez-vous des « tronches » de prophètes. J'ai compilé trois de ces imbéciles : Tolstoï, Jésus et M. Jaurès.

Il y a aussi des paysages et des intérieurs plus beaux que nature. Et j'ai découvert, au moins quatre entrecôtes parmi les natures mortes.

Tout n'est pas à dédaigner pourtant. Voici les peintures de Cross, de Signac, un portrait de femme par Luce, des toiles de Lesbauges, des dessins de Henault. Mais ceux-là sont des nôtres et en dire tout le bien que j'en pense, pourrait être taxé de parti pris.

Notre camarade Francis Jourdain doit ne travailler que le soir, car je n'ai jamais vu de lui que des nocturnes. Là encore, il en a qui valent d'être regardés. Ils indiquent une tendance.

Combien j'aime les *Espagnoles* de Torent, et son *Adoration du Christ* voisinant avec un bien bon portrait de Laurent Tailhade, cet anticrist. Et la *Femme aux chrysanthèmes*, *Vue de Bagnolet* de Léon Dussouchet. Il y a là quelque chose qui montre le souci d'art qu'a cet artiste.

Je m'arrête, ne voulant point abuser du lecteur ni paraître, après l'avoir « bêché », chanter les gloires de ce salon où il fait un froid, mais un froid ; car il est logé bien minablement. Ca a l'air d'une installation fouraine de romanechels dans la purée.

Louis Grandidier.

Par suite de l'abondance de copie, nous remettons au prochain numéro, la fin de l'Essai sur l'Individualisme.

## LIVRES A LIRE

### PSYCHOLOGIE CELLULAIRE

Innombrables comme les étoiles du ciel sont les myriades et les myriades de cellules qui composent le corps gigantesque d'une baleine ou d'un éléphant, d'un chêne ou d'un palmier. El, cependant, le corps monstrueux de ces géants n'est, au début de son existence, comme le corps infime des plus petits organismes, qu'une seule cellule minuscule, invisible à l'œil nu, la cellule ovulaire.

Mais, lorsque cette cellule commence à se développer, il naît bientôt d'elle, par division répétée, une masse considérable de cellules semblables. Ces cellules se disposent en couches ou feuillets ; ce sont les feuillets germinatifs. Toutes les cellules sont d'abord homogènes, très simples de forme et de composition : une sphère molle de substance albuminoïde, un grumeau de protoplasma, renfermant un noyau plus ferme. Bientôt apparaissent des différenciations ; la division du travail de la vie a commencé pour les cellules ; elles prennent des formes et des propriétés différentes.

Les cellules de l'estomac se chargent de la digestion, les cellules du sang des échanges matériels, les cellules des poumons de la respiration, les cellules du foie de la formation de la bile. Les cellules musculaires, de leur côté, s'emploient exclusivement au mouvement, les cellules des sens aux diverses sensations ; les cellules cutanées du tact apprennent à connaître les variations de pression et de température ; les cellules de l'ouïe à distinguer les ondes sonores, et les cellules de la vue celles de la lumière. Mais la plus difficile et la plus brillante carrière s'ouvre devant les cellules nerveuses. Parmi elles, ce sont les cellules intellectuelles du cerveau qui, dans cette course hardie, remportent le prix le plus glorieux. Comme celles de l'âme, elles s'élèvent bien au-dessus de toutes les autres espèces de cellules.

Cette importante division du travail entre les cellules, ou, comme s'exprime l'anatomiste, la formation des tissus, s'accomplit sous nos yeux en quelques jours dans le développement individuel de tout animal et de tout végétal. Elle commence déjà, au cours de l'évolution qui fait sortir l'animal de l'œuf, à ce moment où la postérité de

la cellule ovulaire, les « cellules de sillonement », se disposent en couches ou feuillets germinatifs. Le germe animal prend à cette époque la forme d'une coupe à double paroi, et les deux parois de cette cavité ou de la gastrula sont les deux « feuillets germinatifs primaires ».

Du feuillet germinatif interne ou feuillet intestinal (entoderm), se développent les organes de la nutrition et des échanges matériels, les appareils des fonctions végétatives de la vie. Du feuillet germinatif externe, du feuillet cutané ou des sens (ectoderm), naissent les appareils des fonctions animales, les muscles et les nerfs, la peau et les organes des sens, en un mot, les organes de l'âme. C'est là un fait, insistant-y, de la plus haute importance, que chez tous les animaux polycellulaires, des polytypes hydriques à l'homme, la division du travail des cellules commence de cette manière, par la différenciation des deux feuillets germinatifs primaires, et que, partout et toujours, l'appareil psychique provient des cellules du feuillet germinatif externe. Chez les animaux de toutes les classes, les nerfs, les organes des sens et les muscles naissent du feuillet cutané de la gastrula.

**Ernest Haeckel.**  
Extrait de *Essais de Psychologie cellulaire* par Ernest Haeckel, traduction Jules Soury, Germer Bailliére et Cie, éditeurs.

## VAGABONDAGE SPÉCIAL

Très souvent, au faubourg, l'aventure commence ainsi : Tous les soirs, on passe sur un boulevard presque désert et qui ramène chez soi, dans un chez soit morne, sans amour, où l'on rentre le plus tard possible. Sur le trottoir, au coin de certaines rues, il y a des filles, de belles filles en cheveux lissés avec soin, et qui répandent autour d'elles comme une troubante atmosphère de désir.

D'un mouvement de tête, elles vous regardent, ou bien de l'énoncé brutal des volontés qu'elles savent donner ; c'est parfois une phrase polie, où l'on sent poindre une tristesse, ou bien un regard hardi, planté droit en vos prunelles, et qui suscite d'étranges appétits de luxure.

On passe !

On passe chaque soir, chaque nuit, sans s'arrêter. On est pauvre, la paye est maigre, ou encore la famille attend, et puis l'on songe qu'il est mal d'acheter la joie d'aimer, et que les femmes qui vendent du plaisir réservent au client la désillusion de leur différence.

Pourtant, de vue, on finit par se connaître ; quand on rentre au logis, instinctivement, on lance un coup d'œil dans la rue noire si la fille n'est pas à son coin. Et si on ne l'a point aperçue, il semble qu'il manque à la meilleure journée quelque chose, on ne sait quoi de vague et d'habituel.

Il est, hélas ! plus d'un rapport entre son existence et la nôtre, et l'on se prend à l'aimer un peu, de loin, comme une petite sœur de misère vouée à d'identiques marchandages sociaux.

Pourtant, une nuit, rêvassant aux étoiles, on a entendu derrière soi le claquement précipité de talons sur le bitume et, timidement, une femme a passé son bras sous le vôtre...

M'sieur, accompagnez-moi un bout de chemin... C'est les filles !

On a bon cœur et l'on accepte, content, en outre, de sentir se serrer peureusement contre soi une poitrine aux jeunes seins, toute essoufflée encore de la course.

C'est la fille du coin, du coin de la rue et du boulevard presque désert et, tandis qu'avec un reste de terreur, elle examine les environs, il vous est loisible de la détailler de plus près.

Elle est jolie, décidément. Le casque de ses cheveux bien étages siége mieux à son type de faubourienne qu'un chapeau de dix louis sur une face banale de parvenu. Son visage est pâle, un rien fatigué par le turbin, mais ses yeux, très grands, ont encore d'enfantine candeur et ses bonnes lèvres sensuelles, avivées de fard, ont à peine, aux commissures, le pli amer que crée le dégoût d'exister.

La glace est rompue. Dorénavant vous êtes classé : vous êtes le type qui ne marche pas, mais qui est bon fier et rend service à l'occasion. Quand vous passez, la fille ne vous racroche plus, mais elle a pour vous un hochement de tête et un sourire d'entente. Puis, elle est heureuse de créer une diversion à l'ennui de son quart en faisant un brin de causette :

« Ah ! ça ne va pas les affaires. Tout le monde est fauché ! »

Ou bien encore :

« Tu vois ? Un de mes clients m'a donné une paire de créoles pour ma fête. Maintenant, je voudrais faire cent sous. Il me manque cent sous. Ma chambre payée, je pourrais m'acheter une chemise rouge. »

Il vous arrive de la voir passer dans le groupe de celles qu'on arrête, suivie de deux meurs à gueules de chauchis. Ah ! vous vous souviendrez de leurs têtes ! Vous éprouverez le besoin de forcer ces hommes qui, chaque jour, arrêtent illégalement des femmes et les font coucher au Dépot, à respecter un peu les règlements.

On vous les a désignés : Celui-là, c'est « le Poitrinaire », qui est l'amant d'une pa-

tronne d'hôtel et qui ne s'abstient d'emballer que les locataires de sa maîtresse. Ce lui-là, c'est le « Grand Blond » qui lance sa canne à crochet dans les jambes des femmes pour les faire tomber quand elles s'envolent.

Quand vous les apercevez, vous hâtez le pas pour prévenir les femmes de leur venue.

Et il arrive qu'un soir, la fille — histoire d'être ensemble un instant — vous propose d'aller au bar le plus proche, comme vous avez accoutumé de le faire avec elle de temps à autre, et, comme vous confessiez votre accidentel dénuement, elle a dit avec un bon sourire :

« Viens tout de même, va ! C'est moi qui régale !... »

On a hésité une seconde. Mais pourquoi refuserait-on ? Pourquoi lui ferait-on cette insulte de refuser ce que l'on acceptera de temps à autre, voire même du patron que l'on n'aime point ?

Pour marquer son amitié ou sa reconnaissance, la fille offre ce qu'elle peut donner : des verres et la gratuité de ses dons. L'amitié comporte qu'on ne dédaigne point son offrande.

Entre pauvres diables, c'est bien le moins que l'on s'aime un peu, que l'on se donne sans marchandise du plaisir, et que ce soit le plus fortuné, celui qui gagne le plus aisément son argent qui fasse les frais du festin.

La fille vend son sourire comme toi, compagnon, tu vends tes mains pour fabriquer indistinctement des charrues et des engins de mort.

Elle vend sa peau comme moi j'ai vendu de mauvaises lignes et le plus laid trafic, bon proléttaire, était encore le nôtre.

Sur un zinc poisseux, on donc avalé le demi-setier de vin violâtre, ou l'exécrable café que l'on dénomme « fin moka » tandis que, d'un beau geste, la fille mettait la main dans son bas et allongeait ses sous. La boisson mauvaise a paru délicieuse parce que, de bon cœur, une femme riait en vous regardant, et que vous avez deviné à ce regard que son jeune corps s'offrirait à vous pour le plaisir.

Ah ! comme il y a loin de cela à l'acte ignoble qui consiste à s'imposer brutalement à des malheureuses, à évaluer leur beauté selon ce qu'elle rapportera chaque soir en pièces de cinq francs ! Combien le butor qui exploite des ouvrières tuées par l'anémie, ne vous semble-t-il pas le seul homme comparable par le caractère odieux de ses œuvres à celui qui se livre à la traite des blanches ! Et comme vous vous sentez loin de ces gens !

Pourtant la loi est formelle et ne badine point. L'exploiteur de femmes qui tient magasin rue de la Paix, le rastaquouère, qui gîte l'été dans les confortables hôtels des villes d'eaux et dont les maîtresses ne fuient jamais l'infamante visite sanitaire, sont des personnes que l'on n'inquiète pas. Inquiète des malfaçons ou des parasites lorsqu'ils offrent une telle envergure serait attaquer les bases mêmes de l'ordre social. Ils sont le gros poisson qui passe aisément à travers les filets de la justice, ces filets qui ne retiennent et ne font périr que le menu fretin. M. Goron l'a dit dans un de ses livres : Il est des proxénètes si haut placés et qui bénéficient de telles protections que la police est impuissante à les atteindre.

Vous seuls, qui êtes ouvriers ou travailleurs de hasard, serez poursuivis.

Il vous est interdit de partager le logement de la fille pauvre ; vous n'avez pas le droit d'accepter son hospitalité, fuissez-vous sans toit et surtout lorsque vous serez sans toit. Vous n'avez même pas le droit d'accepter le pain qu'elle vous offrira un jour de misère, ou le verre de vin qu'elle pourrait vous présenter par gratitude d'un don plus généreux.

Il est parmi les magistrats, il est parmi les gens honnêtes qui croient de bon ton de mépriser les filles, d'anciens étudiants malchanceux qui oublient trop facilement certains soirs de leur jeunesse, que connuvent, sans trop les avouer, tous les bohémiens, tous les poètes en mansarde, certains soirs où ils n'auraient point soupié si, pour payer l'addition du restaurant à vingt-trois sous où se délectaient leurs estomacs faméliques, la petite amie, qui comprenait son lingé parfumé dans leurs draps sales, ne leur eut, discrètement, passé son porte-monnaie sous la table.

Il est, parmi ces hommes, des mariages heureux qui enfournèrent leur pain dans le lit conjugal et firent payer d'une solide dot le don de leurs charmes ratatinés par l'abus des bonnes choses. Il est, parmi eux, des époux sans amour qui établirent leur fortune sur un mariage d'argent et, tels certain marquis très authentique, donnèrent à la chambre de leur femme la dénomination significative de « chapelle expiatoire ». Il est, dans le nombre des juges, un président célèbre qui fut le gendre de la tenancière du *Bal des Vaches* ; il est de bons chrétiens qui ne manquent pas une messe, mais qui, avant de condamner des prévenus, pour un bien illusoire délit de vagabondage spécial, jettent un coup d'œil vaillant vers le Christ en bois des cours d'assises ou des chambres correctionnelles, sans songer que le Fils de Dieu, dont l'image préside à ces jugements, serait, de nos jours, tombé sous le coup de leur juridiction pour n'avoir point repoussé l'offrande de Madeline la Prostituée.

En acceptant des parfums, le Fils de Dieu se trouvait, pour ne citer qu'un exemple, exactement dans le cas du jeune Gohlett, condamné le 31 décembre 1903, par la dixième chambre correctionnelle, pour avoir accepté, d'une fille en carte, un verre de café et un sandwich.

Pour cela, et pour cela seulement, Gohlett comparaisait sous l'inculpation « d'avoir fait le métier de souteneur ». M. Séré de Rivières — le bon juge — était présent. Au cours de l'interrogatoire, M. Séré de Rivières se tourna vers M. le substitut Mornet :

— Un scrupule me vient, fit-il. Prendre

un café et un sandwich avec une fille qui paie ces deux consommations, constitue-t-il un acte du métier de souteneur ? La loi pénale dit : « métier », ce qui indique une habitude...

— Si vous voulez bien, monsieur le président, répondit M. le substitut Mornet, regarder le texte de la loi qui définit le souteneur, vous verrez que le fait unique suffit et le parquet ne pouvait pas ne pas vous déferler l'individu, ici présent, qu'ont arrêté les agents.

— Que voulez-vous ? répliqua M. Séré de Rivières. La loi sur les souteneurs ne comporte pas l'application de l'article 463 et la peine est draconienne. Il s'agit, en l'affaire, d'un jeune ouvrier, habitant chez ses parents. Il n'y a eu qu'un fait unique, et cependant il n'y a pas possibilité juridique d'appliquer les circonstances atténuantes. C'est, du reste, la même chose pour la loi draconienne sur les anarchistes, loi qui, elle, du moins, n'est presque jamais appliquée.

— Il est certain, fit observer M. le substitut Mornet, que le caractère draconien de cette loi apparaît dans des espèces minuscules comme celle qui vous est déterrée ; mais c'est en appliquant à la lettre les lois rigoureuses que le tribunal signalera au législateur le danger de voter de pareilles lois si toutefois le législateur s'occupe de ce qu'il se passe à la dixième chambre !

Après ce curieux et très authentique entretien entre M. le président Séré de Rivières et M. le substitut Mornet, le tribunal se retrouva pour délibérer. Comme résultat, le « souteneur » fut condamné à six mois de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

En notre époque de mariages d'intérêts, abstiens-toi, Mademoiselle, des gestes dictés par un peu d'amour sincère ; abstenez-vous, gentille Jeanne du Latin ou petite Jo de la rue Monsieur-le-Prince, de tirer, pour les pauvres, des sous de vos bas « afin de vous porter bonheur ». Ce serait vouer aux tribunaux les centaines de victimes expiatoires que réclame, pour qu'elle soit modifiée, l'hypocrisie d'une loi. Ce serait gâcher la vie de nombreux innocents sans même l'espoir de combler, un jour,

gnole», dont l'objet serait de protester vigoureusement contre la renaissance des pratiques inquisitionnaires.

Des ouvriers de l'usine d'automobile Didont sont en grève pour protester contre une diminution de salaire. Le prétexte pris par le patron est qu'il lui faut lutter contre la concurrence étrangère. La vérité est que ce monsieur veut augmenter ses bénéfices.

Il est admirablement secondé par un de ses gardes-chiourmes. Les ouvriers ne veulent pas se laisser faire.

**Marsillague.** — Les grèves d'ouvriers agricoles sévissent dans la région. Les grévistes sont quelque peu bruyants, mais ne font pas de dégâts. Ils chantent et manifestent. Mais, ce n'est pas toujours que tout finit par des chansons. Les propriétaires terriens qui se refusent à accorder à leurs esclaves les quelques sous d'augmentation demandées pourraient s'en repenter.

En attendant, la grève continue dans les environs de Perpignan et d'ailleurs.

*Nos camarades d'Epinal font paraître de temps en temps, quand ils peuvent, une petite feuille imprimée par eux-mêmes qu'ils distribuent gratuitement. Voici la dernière parue :*

#### LA GUERRE

Aux travailleurs ; camarades, Plus l'heure approche où il faudra que la bourgeoisie qui vous affame fasse la reddition du produit de ses vols, plus elle cherche un dérivatif à cette échéance, fatale, de par les lois du progrès. Ce dérivation à vos, ô combien, justes revendications, c'est *La Guerre*. Les événements d'Extrême-Orient peuvent être le prétexte voulu, cherché, par ces bandits de l'agio qui se rassurent ainsi : Si nous pouvions faire sa ruer les unes contre les autres, ces masses ouvrières qui ont l'audace de prétendre avoir droit à la vie, nous reculerions cette révolution sociale internationale qui nous mettrait au même niveau que ceux que nous avons coutume de commander, d'asservir à nos besoins luxueux. Pour cela, tout leur sera bon ; fausses dépêches : Ems 1870, Chine 1900, fausses nouvelles, il y a quelques jours, traités passés entre eux, à votre insu à vous, les premiers intéressés puisque c'est vous qui donnez votre argent et votre peau.

#### Camarades,

Il ne faut pas que vous tombiez dans le piège qu'essayent de vous tendre vos ennemis naturels, les exploiteurs ; ce serait un désastre pour votre émancipation. Mais s'il est de votre intérêt, de celui de vos enfants, de vos femmes, et de vos vieux de ne pas marcher contre des êtres semblables à vous, écrasés comme vous, misérables comme vous, nés (est-ce leur faute ?) de l'autre côté d'une ligne tracée par les repus internationaux, et changeable à leur gré : est-ce à dire que vous deviez vous croisez les bras ? Non, évidemment, car, comme l'a dit Mélina dans son discours de Soissons : « La sentimentalité devant des ennemis puissants est anémante. » Et vous l'êtes, anémés, vous l'êtes par vos labeurs, vos privations, vos chômage, votre manque d'air pur, vos taudis insalubres. Il faut vous refaire du sang ! A cette fin, on vous incite à la guerre, vivifiante, régénérateur. — Faites-là !

Mais que ce soit la guerre juste, la guerre utile, celle de tous les damnés de l'enfer social, sans distinction de patrie, ni de religion, contre tous les vampires qui, en fait de Dieu et de patrie, ne connaissent que leurs *coffres-forts*. Et alors, le travail sera régénéré, libéré du salarial, cette forme moderne de l'esclavage antique ; par la mise en commun des moyens de production, vous vivrez heureux et libres, votre anémie ayant disparu en même temps que toutes les sanguines du capital, de la propriété, de l'autorité qui vous sucent le meilleur de votre sang.

#### « LA VRILLE. »

**Fresnes** (Nord). — M. Schmidt, maître verrier, mécontent de voir ses ouvriers n'être pas que des bêtes de somme, a trouvé, pour mater les

récalcitrants, un moyen qui, s'il n'est pas neuf, montre bien jusqu'où peut aller la canaille patronale. Il vient d'annoncer qu'il fermera son bagne pour un temps indéterminé. Dans quelques semaines, il rembauchera en choisissant de bonnes têtes et sera tranquille.

**Mende.** — Les ardoyers en grève ont obtenu une augmentation de salaires. Le patron leur a aussi accordé la réintégration de tous les travailleurs renvoyés. Ils veulent que leur soit assurée une durée maximum de huit heures par jour.

**Charleville.** — Un frère ignorantin de cette ville tient à faire parler de lui. Cette brute très chrétienne a frappé un de ses élèves avec une violence que d'une gifle il lui a crevé le tympan.

L'élève étant orphelin de père, la cléricale espérait que l'affaire serait étouffée après pression sur la mère. Mais les journaux régionaux ont parlé.

Menez vos enfants chez les calotins. Quand ils ne les sodomisent point, ils les assomment. Ça fait plaisir à Dieu, dit-on.

**MARSEILLE.** — Une certaine agitation règne parmi les dockers des ports de Marseille. Les Messageries Maritimes avaient pris l'habitude d'embaucher des jeunes gens à des salaires très inférieurs. C'est pour protester contre cet état de choses que les ouvriers ont quitté le travail.

D'autre part, en manière de solidarité envers les dockers espagnols, les travailleurs employés par les compagnies espagnoles de Marseille ont décreté le chômage.

**LYON.** — Cette semaine se sont déroulés devant le Conseil de guerre les débats du procès des sous-offs du 157 inculpés non d'avoir fait du fourbi, ca se fait toujours, mais de l'avoir fait sans discréption et sur une trop grande échelle.

Les sous-offs incriminés sont au nombre de neuf. Ils avaient l'habitude de porter les permissionnaires comme présents et mettaient dans leurs poches le prêt et l'argent des subsistances. C'est le moment de parler de l'honneur de l'armée !

#### ESPAGNE

A Valladolid, l'autre jour, des manifestants républicains et anticléricaux au lieu de se contenter de crier par les rues, sont entrés dans les magasins d'armes et se sont emparé de tout ce que leur est tombé sous la main.

A la bonne heure, voilà des gens de précaution. Ils savent qu'on ne doit jamais manifester les mains dans les poches : ils agissent en conséquence : ils s'arment ; et, comme ils n'ont pas le sou, ils agissent comme si déjà la Révolution était en route, ils font la propriété commune des armes, en attendant mieux.

D'autre part, à Madrid, la police a surpris trois compagnons au moment où ils affichaient des placards antimilitaristes.

**Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.**

#### BIBLIOGRAPHIE

**Les Annales de la Jeunesse laïque.** — Sommaire du numéro de mars.  
**Notre souscription.** — Bulletin politique, Georges Elber, — Paroles d'Avenir à un jeune laïque, Georges Renard, — Russie et Japon, Alfred Naquet, — Le But de l'Education, Louis Havel, — Pensées d'hier, — Histoire sociale des Religions, Maurice Verne, — La 20<sup>e</sup> Exposition des Artistes indépendants, Eug. Mayen, — Le Referendum des Vacances, A. Tréville, — Les Journaux pour tous.

Envoyez un numéro spécimen contre 0 fr. 35 en timbres.

Abonnements annuels : France, 3 fr. ; Union postale, 4 fr.

Bureaux : 7, rue de l'Eperon, Paris (VI<sup>e</sup>).

## En vente au "Libertaire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettlet) 0 10 0 15  
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin) 0 10 0 15  
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal) 0 15 0 20  
Libre examen (Paraf-Javal) 0 25 0 35  
Les deux haricots, image par Paraf-Javal 0 10 0 15  
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal) 1 25 1 40  
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Fern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérault-Richard, La livraison...  
Lueurs économiques (Jacques Sautarel)...  
Désenchantements (Jacques Sautarel)...  
Le Pacte (Jacques Sautarel)...  
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Taillade, avant-propos de Paul Brutal ; couverture de Coulquier...  
Fin de la Congrégation — Commentement de la Révolution (U. Gohier) 0 20 0 25  
Morale anarchiste (Kropotkin) 0 15 0 20  
Machinisme (Grave)...  
Panacée révolutionnaire (Grave)...  
Colonisation (Grave)...  
A mon frère le paysan (Reclus)...  
Entre paysans (Malatesta)...  
Militarisme (Domela)...  
Aux femmes (Gohier)...  
La femme esclave (Chauvigny)...  
L'Art et la Société (Ch. Albert)...  
L'Éducation libertaire (Domela)...  
Déclarations d'Etievant (L<sup>e</sup>)...  
Grève générale (par les Éludiants)...  
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)...  
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)...  
Auguste Rodin, statuaire (Veidaux) 0 75 0 90  
La guerre de Chine (U. Gohier)...  
Les Temps Nouveaux (Kropotkin)...  
Aux Anarchistes qui signorent (Ch. Albert)...  
L'Anarchie (A. Girard)...  
L'Anarchie (Kropotkin) 1 » 1 25  
L'éducation pacifique (A. Girard)...  
Eléments de science sociale (La Pauvre, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p. 3 » 3 50  
Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p. 4 » 4 60  
En révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato, De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes) 0 75 0 85 2 25 2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin) 1 25 1 75  
La Grève Générale révolution (E. Gohier), couverture de J. Hénault 0 20 0 30  
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire 0 10 0 15  
La Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce 0 10 0 15  
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault 0 05 0 10  
Un peu de théorie (Malatesta) 0 10 0 15  
Les crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20  
Un problème poignant (E. Girault) 0 20 0 25  
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault) 0 15 0 20  
L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20  
En période électorale (Malatesta) 0 10 0 15  
L'Immoralité du mariage (Chauvigny) 0 10 0 15  
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe) 0 10 0 15  
Pourquoi nous sommes internationaux 0 15 0 26  
Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0 80  
Nouveau Manuel du soldat 0 10 0 15  
DIVERS  
L'Anarchisme (Ellitzbacher) 0 15 0 15  
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette) 0 30 0 50  
Les Soiiloques du pauvre Jehan Richelus. Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein 3 » 3 30  
Les Cantilènes du malheur Jehan Richelus 1 25 1 30  
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4) 2 75 3 »  
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) 2 75 3 »  
couverture de Steinlein 2 » 2 90  
En Déhors (Zo d'Axa) 0 80 1 »  
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot 0 10 0 15  
Véhementement (poésies) (A. Veidaux) 0 10 0 15  
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux) 1 » 1 50  
Guerre et Militarisme (Jean Grave) 2 75 3 »  
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle) 0 10 0 15  
Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault 0 50 0 60  
BIBLIOTHEQUE CHAPENTIER  
Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 » 3 50  
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour) 3 » 3 50  
Cannibals, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulx) 3 » 3 50  
L'Enfermé (Gustave Géoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont) 3 » 3 50  
L'armée contre la nation (Urban Gohier) 3 » 3 50  
Les préfectorats et la Congrégation (Urban Gohier) 3 » 3 50  
A bas la Caserne ! (Urban Gohier) 3 » 3 50

Le peuple du XX<sup>e</sup> siècle (Urbain Gohier) 3 » 3 50  
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck) 3 » 3 50  
Bilaféral (J. H. Rosny) 3 » 3 50  
Les Réfractaires (Jules Vallès) 3 » 3 50  
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque 3 » 3 50  
Les trois villes : Lourdes, Rome — Paris (Emile Zola), 3 vol. chaque 3 » 3 50  
Les Quatre évangiles : Fécondité — Travail — Vérité. (Emile Zola) 3 » 3 50  
La Morale des Jésuites (Paul Bert) 3 » 3 50  
Théories sociales et politiciens (Fr. Charles) 3 » 3 50  
La Mélée sociale (G. Clémenceau) 3 » 3 50  
Le Grand Pan (G. Clémenceau) 3 » 3 50  
Les plus forts (G. Clémenceau) 3 » 3 50  
Œuvres de Deschartes (introd. de J. Simon) 3 » 3 50  
Sous le burnous (Hector France) 3 » 3 50  
Chez nos petits-fils (Eng. Fournière) 3 » 3 50  
L'Amie de demain (Eng. Fournière) 3 » 3 50  
Les Evocations, poésies (Clovis Huergues) 3 » 3 50  
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne) 3 » 3 50  
Urbain Grandier et les possédées de Loudun (D. Legué) 3 » 3 50  
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasmizski 3 » 3 50  
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre) 3 » 3 50  
L'Amie nue, poèmes (Edmond Haïraucourt) 3 » 3 50  
Les Caractères de Labrycère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Loulaudre... 3 » 3 50  
Œuvres de Rabelais, édit. P. L. Jacob 3 » 3 50  
Les lois scéléstes de 1893-1894 (Fr. de Pressense, un juriste, et Emile Pouget) 0 25 0 30

## COMMUNICATIONS

**Union ouvrière de l'aménagement (Syndicat libertaire).** — Mardi 15 mars, à 8 h. 1/2 du soir. Inauguration du nouveau siège social, 4, passage Davy, (avenue de Saint-Ouen). Conférence par le camarade Ferrare sur « Le Mouvement communiste de 1871, et sur les Causes de sa défaite. »

**Les Libertaires du 12<sup>e</sup> (Groupe abstinomiste).** — Vendredi 11 mars, à 8 h. 3/4, Salle Marly, 136, rue de Charenton. Réunion publique contradictoire avec le concours de Clément, Cotlet, Gauvin, Lafond, candidats pour la forme. Sujet traité : « La Farce électorale. » Entrée pour les frais : 0 fr. 20.

Notre campagne n'est pas purement abstinentiste mais surtout anarchiste. Les camarades qui voudraient nous prêter leur concours oratoire sur les sujets divers sont priés de nous le faire savoir : quant à nous, nous sommes à la disposition des camarades qui manquerait d'orateurs.

Adresser ce qui concerne le journal en formation, à Lafond, 60, boulevard de Piepus, Paris 12<sup>e</sup>.

**L'Education libre du 3<sup>e</sup>, 26, rue Chapon.** — Nous venons de recevoir de l'imprimeur la brochure à distribuer n° 2, « L'Absurdité de la Politique ». Nous allons en expédier aux camarades souscripteurs de province et nous en tenons à la disposition de ceux qui veulent profiter de la période des élections municipales pour en distribuer dans toutes les réunions qui auront lieu à cet effet et de préférence dans celles des candidats abstinentistes.

« L'Absurdité de la Politique » à 1 franc le cent, port en plus.

**Action théâtrale.** — Groupe artistique, répétitions, vendredi à 11 h. P., 76 rue Mouffetard, peintre, orchestre et violoniste à la disposition des groupes pour concert et bal ; envoyez la correspondance : A. E. Sandrin, 11 impasse Cœur-de-Vey, Paris.

**Jeunesse amusante des 15<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissement.** — Lundi 15 mars, salle Cerbelaud, 32, rue du Prés-Saint-Gervais. Réunion publique. « Contraire la Guerre ». Orateurs : Laval, Georges Rousset, etc.

Entrée : 0 fr. 20.

**Les Anticipates.** — Vendredi 11 mars, à 8 h. 3/4, salle Jules, 6 boulevard Magenta, conférence par Louise Réville sur « le Féminisme au point de vue social » ; vendredi 18 mars, causeuse sur « Ces Messieurs », de G. Ancey, par G. L'Endehors ; vendredi 25 mars, conférence par Poul sur « La Grève des ventres et ses conséquences. »

**Les Causeries Populaires du 18<sup>e</sup>.** — Vendredi 11 mars 1904, cours d'espagnol ; lundi 14 mars 1904, la Question des Races : Blancs et Jaunes, par A. Libertad.

**L'Aube Sociale.** — Université populaire, 4, passage Davy (50, avenue de Saint-Ouen, 17<sup>e</sup>)

Vendredi 11 : Pottier : La police des meurs ; l'esclavage moderne ; Mercredi 16 : Causeuse entre camarades ; de l'utilité du syndicat des localières par le camarade Pennelier ; vendredi 18 : Anniversaire de la commune ; Murmure ; la commune et les revendications prolétariennes. Poésies et chants.

Le secrétaire, RAOUL LELONG.

**NOGENT-LE-PERREUX.** — Le groupe libertaire de ce canton prévoit les camarades de l'endroit et des environs, qu'il se réunira à la suite de la conférence Vilval, qui aura lieu le dimanche 13 mars à 2 heures de l'après-midi, salle Paupelin, 3, rue de Mulhouse (gare Nogent-le-Perreux). Sujet traité : Les Ouvres d'O. Mirbau. (Distribution de brochures).

N.B. — Le groupe souscrit 5 francs au journal annoncé par le groupe libertaire du 12<sup>e</sup> arrondissement pour la propagande du mouvement abstinentiste et invite tous les libertaires à étudier la possibilité de concentration et répartition d'éléments oratoires par la voie de ce journal, pendant la période électorale.

**LYON.** — *Groupe d'art social.* — Tous les militants sont invités